

# La revue des ressources

-- Ecritures & Critiques - Critiques --

Critiques



## **Note sur l'autofiction et la question du sujet**

Arnaud Genon  
jeudi 18 janvier 2007

L'autofiction, considérée dans l'Histoire littéraire, est un genre nouveau. Mais cette classification générique, envisagée précisément, peut nous paraître déjà ancienne, tant elle a fait l'objet d'articles, de débats, de polémiques, d'attaques et de plaidoyers. Le néologisme, qui désigne tout autant un genre qu'une posture énonciative, fut inventé en 1977 par Serge Doubrovsky, lors de la parution de *Fils* (Galilée). Il se caractérise par la présence d'un pacte autobiographique, défini par Philippe Lejeune en 1975 qui impose « l'homonymat » entre l'auteur, le narrateur et le personnage et d'un pacte romanesque dans la mesure où ces textes se voient estampillés « roman » sur la première de couverture. Il s'agit donc d'un pacte contradictoire, oxymorique même, que Serge Doubrovsky résume ainsi dans *La Vie l'instant* (Balland, 1985) : « Ma fiction n'est jamais du roman. J'imagine mon existence » et qui a fait depuis des convertis et des réfractaires, des sceptiques aussi. Mais au-delà des polémiques et des querelles, il nous faut faire un constat : même si la critique aime à évoquer, à chaque « rentrée littéraire », le déclin de l'autofiction, force est de constater que dans la littérature de l'extrême contemporain, le « je » se dit de plus en plus, le « moi » s'expose sans pudeur et pourtant l'autobiographie rousseauiste semble avoir fait son temps. Barthes, Robbe-Grillet ou Guibert et plus proches de nous Doubrovsky, Ernaux, Laurens, Modiano, Dustan, Donner ou Angot sont les hérauts -malgré eux, parfois- de ce genre à la fois haï et adulé, marque de la mise en danger de la « vraie » littérature de fiction pour certains, renaissance postmoderne du genre autobiographique trop longtemps sous-estimé pour d'autres. Ce qui est certain, c'est que l'autofiction stigmatise le retour à une littérature du sujet qui, des années 50 aux années 70 (Nouveau Roman, structuralisme et post-structuralisme, théorie du texte et mort de l'auteur, matérialisme dialectique...), avait connu un rejet sans réserve. Paradoxalement, ceux qui pendant cette même période s'étaient fait les contradicteurs de cette littérature du sujet la remirent à l'honneur avec la fin des idéologies. Ainsi, Barthes, auteur en 1968 d'un article intitulé « La mort de l'auteur » publiait, en 1975, son *Roland Barthes par Roland Barthes*, Nathalie Sarraute proposait son *Enfance* en 1983, Robbe-Grillet confessait qu'il avait, en fait, toujours parlé de lui dans ses romans et entamait, en 1985, avec ses *Romanesques*, une trilogie qui relève d'une écriture autofictionnelle. De même, Michel Foucault qui s'était interrogé dans un article sur « Qu'est-ce qu'un auteur ? » confiait, quelques années plus tard à Didier Eribon que ses livres théoriques constituaient « des fragments autobiographiques ». Cependant, si le sujet a fait son retour, ce n'est déjà plus celui pré-romantique de Rousseau ou lyrique du 19<sup>ème</sup> siècle. Il a connu entre temps « l'ère du soupçon », la psychanalyse a investi le champ littéraire, Lacan dans « Le stade du miroir » a développé l'idée que dès l'origine, « le moi est pris dans un ligne de fiction » (*Écrits*) et Foucault a remis en cause la notion de Vérité. Le sujet que l'autofiction expose et fait renaître de ses cendres est un sujet fragmenté et fragmentaire, déconstruit dans sa construction même, s'affirmant et se mettant en pièce dans un même mouvement. Plus que d'un retour du sujet, il nous faudrait donc parler de la naissance d'un nouveau sujet, sujet virtuel, puisque notre époque nous invite à parler en ces termes. Un sujet qui ne s'affirme plus mais se questionne, cherchant la proie mais ne trouvant que son ombre, selon l'expression de Michel Leiris. Ce nouveau sujet semble aussi avoir été marqué par la théorie du texte et peut parfois devenir intertextuel, comme chez Guibert ou Angot. Guibert, dans *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, se raconte dans le pastiche et la parodie de Thomas Bernhard ; Angot, elle, évoque son *Inceste* en disséminant dans son texte des extraits du roman de Guibert cité précédemment. Alors que Rousseau revendiquait l'originalité de son projet et le caractère unique de sa personne, le sujet de l'autofiction se façonne dans la parole de l'Autre et s'inscrit dans le sillage de ses prédécesseurs. Le sujet, en plus d'être virtuel, se fait textuel. Il est à l'image du genre qui l'expose : monstrueux et hybride. Il n'est jamais un, il dit la pluralité de ce qui est en nous, il multiplie les strates, se dévoile dans l'écriture et s'annihile dans la forme fragmentée qu'elle prend. L'autofiction, plus qu'un nouveau genre littéraire, est en fait le moyen qu'a trouvé le sujet pour se mettre lui-même en question, pour refuser l'idée d'une vérité univoque et revendiquer sa fracture. Car comme l'a écrit Serge Doubrovsky dans *Le Livre brisé* « Si j'essaie de me remémorer, je m'invente. » L'autobiographie de notre époque sera alors autofiction, ou ne sera pas...

*Post-scriptum : Lectures : Philippe Vilain, Défense de Narcisse, Paris, Grasset, 2005. Philippe Gasparini, Est-il je ?, Paris, Seuil, coll. Poétique, 2004.*